

Domenico SCARLATTI (1685 -1757)

- | | |
|---|------|
| 1. Sonata in E major, K.215 L.323 | 9'19 |
| 2. Sonata in G major, K.146 L.349 | 2'23 |
| 3. Sonata in G major, K 63 L.84 | 2'03 |
| 4. Sonata in C minor, K.11 L.352 | 3'01 |
| 5. Sonata in G minor, K.373 L.98 | 2'07 |
| 6. Sonata in C major, K.513 L.S-3. Pastorale. | 5'50 |
| 7. Sonata in A minor, K.149 L.93 | 3'08 |
| 8. Sonata in D major, K.33 L.424 | 3'32 |
| 9. Sonata in D minor, K.5 L.367 | 3'40 |
| 10. Sonata in D major, K.145 L.369 | 3'18 |
| 11. Sonata in D minor, K.9 L.413 | 3'40 |
| 12. Sonata in E minor, K.394 L.275 | 5'58 |
| 13. Sonata in C major, K.159 L.104 | 1'53 |
| 14. Sonata in C minor, K.37 L.406 | 3'29 |
| 15. Sonata in C major, K.49 L.301 | 5'45 |
| 16. Sonata in C major, K.420 L.S-2 | 4'02 |

Total time: 64'14

Irakly AVALIANI, piano

Studio Sequenza, Montreuil, France, July 2013
Piano Fazioli: Jean-Michel Daudon
Recording, editing and mastering: Sebastien Noly (Sonogramme)
Booklet: Vassili Karist
Cover: Catherine Geoffray
Design: Frederic Berard-Casaneuve

© FDD Mecenat Groupe BALAS

www.iraklyavaliani.com - www.sonogramme.fr - www.groupe-balas.com

DOMENICO SCARLATTI (1685 -1757)

Domenico Scarlatti naquit à Naples le 26 octobre 1685, la même année que deux autres génies de la musique occidentale, Jean-Sébastien Bach et Georg Friedrich Haendel... Cette coïncidence étonnante mérite d'être notée, pour l'amour de l'art...

Les apprentissages de Domenico S.

Alessandro Scarlatti, le père, était déjà, à vingt-cinq ans, un compositeur apprécié et reconnu. Avant d'occuper le poste de maître de chapelle du vice-roi de Naples, il avait été pendant près de cinq ans au service de la reine Christine de Suède qui vivait à Rome depuis son abdication en 1654. Cette princesse hors du commun, très cultivée, mélomane et mécène, admirait l'œuvre d'Alessandro qu'elle découvrit à travers l'un de ses opéras. Elle l'appréciait tant qu'elle s'employa à le faire connaître et lui permit de rencontrer au sein de sa petite cour tout ce que Rome comptait d'artistes : chanteurs, instrumentistes, peintres et poètes, parmi les meilleurs du temps.

Domenico était le sixième enfant d'Alessandro Scarlatti et d'Antonia Anzalone ; il grandit dans une famille de musiciens. Toute la parentèle ou presque, tant du côté de la mère que du père, jouait d'un instrument, chantait ou composait. On peut dire que Domenico Scarlatti, tout comme les fils de Bach, était voué à la musique et déterminé, en quelque sorte, à devenir musicien... Heureuse fatalité !

Il reçut une formation musicale extraordinairement complète, puisqu'il fut aussi bien chanteur - basse profonde - que compositeur et instrumentiste (il brillait au clavecin et à l'orgue). A seize ans, la Chapelle Royale l'engagea comme organiste et comme compositeur. Son père Alessandro contribua certainement à son éducation, mais il ne fut pas son seul maître car, pour monter à Rome ou à Naples ses opéras qui étaient très prisés, il devait s'absenter souvent. Des autres maîtres qui ont bien dû exister, on ne sait rien. Ce qui est vrai de la formation musicale l'est aussi pour d'autres domaines, des pans entiers de la vie de Domenico nous restent à jamais inconnus. C'est le type même du créateur discret, secret même, et qui ne s'épanche en aucune occasion. Seule son œuvre mystérieusement nous parle...

La situation politique et sa propre situation professionnelle incitèrent Alessandro Scarlatti à quitter Naples pour trouver, tant pour Domenico que pour lui-même, des mécènes plus sûrs : le vice-roi le payait mal ou très irrégulièrement, et des musiciens rivaux lui menaient la vie dure... Enfin, ce qu'on a appelé la Guerre de Succession d'Espagne opposait les Habsbourg aux Bourbons en 1701 : ils se disputaient l'immense héritage dont Naples faisait partie. Ni le fils ni le père ne pouvaient imaginer alors que le règlement de ce conflit européen en faveur des Bourbons jouerait un si grand rôle dans la vie même de Domenico, et davantage encore dans la création de son oeuvre maîtresse, les sublimes sonates...

En 1702, Alessandro écrivit au duc Ferdinand de Médicis, grand protecteur des artistes : « *Mon fils est un aigle dont les ailes ont poussé. Il ne faut pas qu'il reste oisif dans son nid.* » Par cette phrase élogieuse et, par certains côtés, prémonitoire, Alessandro espère que le duc proposera un poste à Domenico dont il est si fier. Mais la recommandation ne portera pas de fruit...

Les années italiennes

Entre 1702 et 1720 environ, on peut parler des « années italiennes » de Domenico, car il vit et crée exclusivement en Italie où il compose des opéras et de la musique vocale religieuse comme son père, qui reste un modèle dont il ne songe pas à se détacher... A Naples, il composera d'abord ses premiers opéras : *l'Ottavia restituita*, et *Irene*, puis *Il Giustino*. Dans cet opéra, c'est Tommaso, un de ses oncles, qui interprète le rôle-titre.

Après Florence, il se rendit à Venise où il fit, semble-t-il, des rencontres marquantes. Il retrouve le compositeur d'opéras Francesco Gasparini, très lié à son père. De ce musicien qui avait écrit une soixantaine d'opéras, Domenico aurait appris à compléter et parfaire sa science de la musique lyrique et de la musique religieuse. A Venise, il rencontre également le saxon Georg Friedrich Haendel, mais c'est à Rome, un peu plus tard, que, sous le regard du Prince de l'Eglise, mécène raffiné, le cardinal Ottoboni, a lieu entre Georg Friedrich et Domenico une sorte de tournoi : qui sera le meilleur à l'orgue ? Qui jouera le plus brillamment du clavecin ?

Si Haendel l'emporte à l'orgue, Domenico triomphe au clavecin. Il sera du reste considéré comme le meilleur claveciniste d'Europe, ce qui, quand on connaît l'œuvre à venir, peut apparaître comme un signe. A Venise encore, il fait la connaissance de Thomas Roseingrave ; c'est un compositeur irlandais, organiste et claveciniste comme Domenico, qu'il admire extrêmement. Entre les deux jeunes gens, se noue une belle amitié, qui ne se démentira pas puisque Roseingrave, des années plus tard, de retour en Grande-Bretagne, se dépensera sans compter pour faire connaître l'œuvre pour clavecin de son ami de jeunesse.

A Rome, c'est une reine qui le protège, une grande dame française, devenue reine de Pologne. Elle a épousé et follement aimé, paraît-il, Jean Sobieski, roi de Pologne, qui, en 1683, a arrêté les Turcs qui menaçaient Vienne... Quand son héroïque époux mourut, Maria Casimira décida de vivre son veuvage dans la Ville Eternelle, où elle prit pour ainsi dire la suite de Christine de Suède. Comme elle, Maria Casimira voulut avoir une petite cour composée d'artistes et de beaux esprits. Pour cette protectrice, Domenico écrivit sept opéras : *Alessandro*, *Orlando*, *Ifigenia in Aulide*, *Ifigenia in Tauri*, etc. Si, dans ces œuvres, Domenico se montre un savant compositeur, il n'affirme aucun génie personnel, n'innove en rien, et s'inscrit dans une tradition. Il lui faudra attendre longtemps avant d'être vraiment lui-même...Mystères du temps et de la création... « *Il y a un moment pour tout, et un temps pour toute activité sous le ciel* » dit l'Ecclésiaste...

Pour des raisons financières, Maria Casimira décida de retourner en France et de vivre à Blois. Domenico dut chercher une autre place auprès d'un autre grand personnage. Il fut engagé comme maître de chapelle par le marquis de Fontes, ambassadeur du roi du Portugal auprès du Saint-Siège. En se mettant ainsi au service de la Maison royale de Bragance, il donne à sa vie d'homme et d'artiste un tout autre tour dont il n'a évidemment pas conscience...

Maria Barbara, Fernando et Domenico

En 1721, Domenico Scarlatti a trente-six ans. Il est « *nel mezzo del cammin* », au milieu du chemin de sa vie comme dirait Dante. Il lui reste autant d'années à vivre, exactement, et, si son immense talent de claveciniste, de chef et de compositeur est reconnu, ce qu'il a d'inimitable, et qui s'exprimera au travers des sonates, n'a pu encore se manifester.

Domenico est à Lisbonne et le roi Jean V du Portugal lui a confié la direction de la Chapelle royale. Ce roi est un personnage extravagant, à la dévotion outrée, qui allie un goût immodéré pour les pompes de la liturgie catholique à une passion non moins vive pour la musique et particulièrement pour la musique sacrée. A l'intention du roi Jean, Scarlatti compose Te Deum, Gloria, mais aussi des œuvres profanes. Il se trouve à la tête d'un orchestre et d'un chœur qui comprennent chacun au moins quarante exécutants. A ces responsabilités s'ajoute une charge de pédagogue : le roi veut que son jeune frère Antonio et sa fille, l'infante Maria Barbara, âgée de douze ans, aient l'un et l'autre la meilleure éducation musicale. Ils manifestent tous deux de grands dons et une réelle passion pour la musique...

Voici donc qu'apparaît, dans la vie de Domenico, un peu comme un ange-guide, Maria Barbara de Bragance, infante du Portugal, la princesse, qui sera d'abord l'élève d'exception, puis l'amie admirative et fidèle, enfin la souveraine protectrice.

« *Quand nous admirons minutieusement beaucoup de scènes de notre passé*, écrit Schopenhauer, *tout nous y paraît aussi bien concerté que dans un roman.* » La rencontre entre Domenico et Maria Barbara, ce « roman concerté », eut de telles conséquences dans leurs vies respectives, dans leur vie spirituelle et leur vie créatrice, qu'elles semblent avoir, avec le recul, un caractère inéluctable et presque fatal, au sens le plus positif du terme.

Maria Barbara, comme Domenico, a, pourrait-on dire, la musique dans la sang, et cela a pu aider ces deux âmes à s'accorder... L'aïeul paternel de Maria Barbara, Jean IV, s'était constitué une bibliothèque somptueuse tout entière consacrée à la musique, et son aïeul maternel, Léopold de Habsbourg, avait composé des œuvres de qualité sans pour autant cesser de faire la guerre. Maria Barbara, en digne héritière, révèle des dons rares pour le clavecin et la composition. La présence à ses côtés de ce « maître » qu'est Domenico ne fait qu'approfondir et accroître ses talents. Il se passe entre ces deux êtres quelque chose de l'ordre – osons le mot – de l'initiation réciproque : par ses attentes d'artiste et d'interprète, Maria Barbara représente pour lui l'appel à se dépasser sans cesse en tant que maître et en tant que créateur ; elle est à la fois « *son exigence et sa ressource* » (1) et on peut se demander, comme le fait Ralph Kirkpatrick, le remarquable biographe de Scarlatti, si Domenico écrivant pour lui seul, sans autre référence qu'un public sans visage, sans, donc, la présence de Maria

Barbara, aurait pu donner à la musique occidentale ces bijoux qui témoignent de son génie : les 555 sonates pour clavecin ou *essercizi per clavicembalo*.

En janvier 1729, Maria Barbara épouse le Prince des Asturies, Fernando, héritier du trône d'Espagne. Dans la suite nombreuse qui accompagne la Princesse vers ce qui sera désormais son pays, se trouve bien sûr Domenico Scarlatti dont elle ne peut se passer et qui ne la quittera plus.

Avec l'Espagne, Domenico découvre une terre qu'il fera sienne sans réserves et qu'il aimera au point d'en faire, pour son œuvre encore à venir, une source d'inspiration : flamenco, jota, seguidilla, zapateado, etc. sont présents, et fortement, dans les sonates.

Sans doute par la volonté de Maria Barbara, Scarlatti devient aussi le maître de clavecin de son époux, le Prince Fernando. Il n'a aucun des dons de la Princesse, il doute extrêmement de lui-même et de ses capacités et, tout comme son père, le roi régnant Philippe V, il souffre d'une incurable mélancolie – on parlerait aujourd'hui de dépression. Il est très attaché à sa femme, vive, intelligente, cultivée (elle parle six langues) et surtout il adore la musique, ce qui n'est pas cas du roi, son père, qui, un jour pourtant, devra à la musique sa résurrection psychique.

Le prince des Asturies donne souvent des concerts dont Scarlatti est l'organisateur. Fernando accompagne au clavecin Maria Barbara qui chante. La musique leur est, à l'un et à l'autre, un soutien, une consolation, un baume. Scarlatti les suit partout dans leurs déplacements, de château en château, dont les noms font rêver, tant ils sont liés à l'histoire de l'Espagne : La Granja, Aranjuez, et bien sûr le sombre Escorial.

Quoique héritiers de la couronne, Fernando et Maria Barbara vivent les treize années qui les séparent du trône plutôt en retrait, et dans une atmosphère austère et morose propre à la Cour espagnole et à son étiquette pesante. De plus, l'état du roi Philippe aggrave les choses et rend le climat encore plus morbide et délétère : ce petit-fils de Louis XIV est totalement aboulique et sous la coupe de sa seconde épouse, Elisabeth Farnese, autoritaire et vindicative. Elle dissimule à peine l'hostilité que lui inspirent Fernando et Maria Barbara, qui ont le tort dans la succession d'avoir le pas sur ses propres enfants.

Farinelli, la voix qui guérit

Et voici que la musique, encore une fois, va jouer dans cette cour désolée un rôle majeur. Scarlatti ne sera plus acteur, mais il aura tout le loisir d'observer cette extraordinaire histoire dont il subira indirectement les effets. Le roi Philippe allait si mal, était tellement prostré que la reine eut l'idée de faire venir à Madrid le castrat Carlo Broschi, connu dans l'Europe entière sous le nom de Farinelli. On prêtait à sa voix fabuleuse quasiment les pouvoirs d'Orphée, tant elle semblait agir sur le psychisme de ceux qui l'écoutaient.

On organisa un concert dans un appartement mitoyen de la chambre du roi où celui-ci gisait, abattu. Farinelli chante, et se produit alors comme un miracle : le roi, qui pourtant déteste la musique, sous le charme de cette voix sans pareille, accepte de se lever, de se raser, de se vêtir normalement, et va assister au concert. En un mot, il revient à la vie, grâce à Farinelli dont il ne pourra plus se passer et auquel il restera attaché jusqu'à sa mort. Pendant dix ans, chaque soir, Farinelli chantera pour le roi quatre airs, toujours les mêmes, qui permettront au vieux monarque, non pas de guérir complètement, mais de n'être plus un mort-vivant.

Farinelli avec le roi, Scarlatti avec les Princes d'Asturie, mettent en œuvre – et avec quel résultat ! – ce qu'on appelle aujourd'hui la musicothérapie.

Philippe couvrit Farinelli d'or et d'honneurs. Il devint un personnage important et puissant qui n'abusa jamais de sa faveur, se contentant de demeurer dans sa sphère, de servir son art et de monter des opéras italiens auxquels, curieusement, Scarlatti ne fut jamais associé... Farinelli sut aussi séduire Maria Barbara et Fernando ; peu à peu, il supplanta Scarlatti qui n'eut plus que la seconde place, laquelle, cependant, restait une place de choix. Ce fait l'atteste : Maria Barbara, agacée qu'on ne reconnût pas assez les mérites de Domenico, tandis que Farinelli, lui, croulait sous les honneurs, demanda à son père, le roi du Portugal, de distinguer son cher maître en le faisant Chevalier dans l'ordre très vénérable de Saint-Jacques. La cérémonie eut lieu à Madrid en 1738 au couvent San Antonio del Prado. Elle représente pour Scarlatti l'apogée de son élévation sociale.

Peu après, Scarlatti, pour exprimer sa gratitude au roi du Portugal, lui dédie ses *essercizi per gravicembalo*, autrement dit les « sonates pour clavecin de Scarlatti, Chevalier de Saint-Jacques ».

Sur les 555 sonates qu'il composa, ces trente premières sont les seules à avoir été éditées de son vivant, et probablement sous sa direction. Il a alors cinquante-trois ans. « *Né sous le signe du tardif* », comme disait de lui-même avec humour Gaston Bachelard, il trouve à un âge plus que mûr ses sources d'inspiration et son véritable moi créateur.

Charles Burney, un musicologue du XVIII^e, établit un parallèle étonnant entre Domenico Scarlatti et Emmanuel Bach : tous deux, fils de compositeurs considérés comme des modèles de perfection par leurs contemporains, ont osé explorer des voies nouvelles qui les distinguaient sans conteste de leurs pères géniaux et envahissants, Alessandro Scarlatti et Jean-Sébastien Bach.

En 1746, Fernando et Maria Barbara deviennent roi et reine d'Espagne. Comme se plaisent à le dire certains historiens avec un peu d'exagération, « *leur règne fut dominé par des musiciens et des chanteurs* »...

Si Farinelli occupe fastueusement le devant de la scène, Scarlatti continue, lui, à édifier dans l'ombre son « grand œuvre », et il écrit sonate après sonate, qu'il copie ou fait copier pour sa reine. Il y eut ainsi treize volumes contenant chacun trente sonates. Il continua de travailler jusqu'à son dernier souffle. Mais, à côté de cette intense vie créatrice, il se laissa dévorer par sa passion du jeu, accumulant les dettes que la reine ou Farinelli, qui admiraient son génie, épongeaient de leur mieux. Dans les derniers temps, Scarlatti était devenu si gros qu'il avait de la peine à approcher son clavier. Le 23 juillet 1757, señor Domingo Scarlatti, devenu pleinement espagnol, retourna vers son créateur. La reine, son élève et son amie, lui survécut un an.

Elle avait eu le souci de confier par testament à Farinelli les manuscrits des sonates. Après la mort des deux souverains, la Cour fit comprendre à Farinelli que sa présence n'était plus souhaitée. Il partit pour Bologne où il s'installa dans un luxueux palais, contribuant sans se lasser à faire connaître l'œuvre et la personne de Domenico Scarlatti. Bel exemple d'amitié et de fidélité envers un maître dont il avait su reconnaître le génie.

Scarlatti a révolutionné le langage du clavier ; ses inventions formelles et ses audaces harmoniques lui ont valu l'admiration de Frédéric Chopin, Johannes Brahms et Béla Bartók, pour ne citer que ces trois formidables novateurs.

Dans la somme passionnante qu'il consacre à Scarlatti, Ralph Kirkpatrick confesse que la fréquentation quasi quotidienne de ses sonates, qu'il a scrutées, analysées, puis interprétées, lui a ouvert les yeux sur leur véritable caractère ; loin d'être ces morceaux brillants, spectaculaires et de pure virtuosité que certaines interprétations laissent supposer, les sonates sont des chefs-d'œuvre pleins de grâce, de finesse et de subtilité qui témoignent du génie inventif et si original de Domenico Scarlatti.

Irakly Avaliani donne de ces dix-sept sonates une interprétation intense et profonde. Il nous fait si bien sentir la complexité de chaque pièce qu'on pense irrésistiblement à ce mot sublime de Leibnitz qui dit tout : « *La musique est la secrète arithmétique de l'âme* ». Mieux, à chaque écoute, il nous permet d'accéder à « *l'un des traits essentiels de la musique : la capacité de susciter la joie.* » (Santiago Espinoza)

Vassili Karist

(1) « *Mon exigence est ma ressource.* » Paul Valéry

Irakly Avaliani est né à Tbilissi en Géorgie. Il commence ses études musicales à l'École Supérieure de Musique de Tbilissi et les poursuit au Conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Après y avoir obtenu les plus hautes récompenses, il se perfectionne auprès d'Éthéry Djakeli qui l'initie à l'enseignement de Marie Jaëll et qui, pendant cinq ans, reconstruit entièrement sa technique pianistique.

Aujourd'hui, il est un des rares pianistes à explorer cette voie, comme l'ont fait Albert Schweitzer, Dinu Lipatti, Eduardo Del Pueyo. Depuis 1989, Irakly Avaliani vit à Paris. La carrière discographique d'Irakly Avaliani, très largement récompensée par la presse musicale, est soutenue depuis l'an 2000 par le Mécénat Groupe BALAS.